

*Derrière le masque*

## **DU MÊME AUTEUR**

### **ON N'ARRÊTE PAS LES NUAGES**

Fondation littéraire Fleur de Lys, 2004 ; **&D©M**, 2007.

### **SUCRE D'ORGE**

1<sup>ère</sup> édition, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2005.

### **PAIN D'ÉPICE**

1<sup>ère</sup> édition, Fondation littéraire Fleur de Lys, 2005.

*Alain Daumont*

*Derrière le masque*

*Nouvelles*

**&D◉M**

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.

Déposée CopyrightFrance.com

© Alain Daumont, 2006, pour l'édition originale.

© Alain Daumont, 2007, pour la présente édition.

[www.alaindaumont.com](http://www.alaindaumont.com)  
[contact@alaindaumont.com](mailto:contact@alaindaumont.com)

ISBN 978-2-9171-0501-6

*À Michel Grenier,  
pour être présent dans notre vie  
depuis plus de trente ans.*



## Eppur si muove

Anna Elena Valdi était née à Venise, elle y avait toujours vécu. Sa vie était paisible, sans intérêt. Ses ennuis commencèrent en cette année 1616. Il n'est pas sage de devenir l'amante d'un homme dont on ignore tout.

Il était déjà beaucoup plus âgé qu'elle lorsqu'elle l'avait rencontré. Une longue barbe poivre et sel encadrait son visage, si rugueux, comme taillé dans le bois des galères de la lagune, qu'il paraissait glabre par endroits. De ses yeux sombres émanait sa détermination, son assurance à vouloir démontrer le pourquoi et le comment. Elle ne savait rien de cet homme à l'allure austère, au vêtement de drap brut, sinon qu'il avait pour vocation plus que pour métier la physique et l'astronomie. Il évoquait peu ses semblables ; seul Copernic, dont les théories corroboraient les siennes, revenait si souvent dans leurs conversations qu'Anna décréta un jour qu'elle était jalouse de cet inconnu. Elle n'avait fréquenté à Venise que des hommes à la conversation superficielle, ne pensant qu'à la fête et aux jeux, se moquant de leur avenir et de celui de la

citée alors, à grand-peine, de celui du monde, et c'est sans doute cette différence qui l'avait séduite. Depuis leur rencontre, elle rejoignait rarement ses amis à la taverne, leur légèreté la décevait. Elle aurait aimé qu'ils fassent quelque chose de leur vie.

— Savez-vous qui est Copernic ?

— Le savetier du coin de la rue Pietro ! répondaient-ils en riant.

Alors, elle les brocardait :

— Bande d'ignorants, fils de condottieri les plus abjects ! Vous êtes bien des descendants de Sforza. Heureusement que les armées monarchiques ont mis de l'ordre dans tout ça !

— Ne te fâche pas Anna ! Ne sais-tu donc plus plaisanter depuis que tu connais ton savant ?

C'était vrai qu'elle plaisantait moins ; sans doute parce qu'elle s'attachait de plus en plus à lui. Une question la tourmentait : pourquoi cet homme cultivé s'intéressait-il à elle ? Mais les sentiments ne sont qu'affaire d'êtres humains ; une douceur, un visage souriant, Anna ne devait pas chercher plus loin, elle était bien avec lui.

Le physicien avait entrepris l'étude des astres, la pire des initiatives pour sa sécurité. Un indice aurait dû le mettre en garde, le livre de Copernic, *De Revolutionibus*, venait d'être mis à l'index. La partie la plus méprisable de l'église, le grand conseil de l'Inquisition, attendait derrière lui, dans l'ombre, comme le condor guette la charogne. Décidément, seul le clergé distillait un parfum d'ordre qu'il était périlleux de contester et les esprits de ce monde étaient en passe d'être évincés. Il arrivait encore à Anna Elena Valdi de questionner



son amant sur ses origines ou ses recherches mais il répondait invariablement : « Moins tu en sauras, plus tu seras protégée. Tu es jeune... lorsque j'aurai disparu, et cela ne saurait tarder, tu referas ta vie... Si maintenant cela t'écorche, tu comprendras plus tard que certaines vérités ne sont pas bonnes à dire. Les contrevérités s'assoient sur la face du monde, empêchant la lumière de passer... Au sein de l'église, certains savent que nous, hommes de science, avons raison ! Ceux-là ont peur pour leur vie, ou leur carrière, et c'est pourquoi ils se taisent ! »

L'hiver s'annonçait, et avec lui, le crépuscule d'une vie, comme autant de petits flocons de neige tombant sur la cité des Doges ; un passage obligé... aussi riche cette vie avait-elle pu être ! Parfois, Anna pensait que ses amis avaient raison de vouloir sentir la vie bouillonner en eux. Qu'importe que la terre soit ronde ou plate, au fond d'un verre, l'absence de liquide donne toujours le même monologue : « Tavernier, sers-moi à boire et que commence l'insouciance ! » Et c'est ce qu'il faisait, le gaillard peu scrupuleux. Seul le bruit des ducats d'or comptait, même si ce bruit était celui de la fin d'un monde. Parfois, après la fermeture, et seulement si sa demeure était sur son chemin, il raccompagnait l'un ou l'autre pour éviter qu'il tombe dans le Grand Canal, ou qu'il mutile les majestueux lions qui se voulaient les derniers gardiens de l'Arse-nal. Ainsi allait la vie ! Jusqu'à cette déplorable affaire de 1633. Honte pour l'église et mauvaise année pour Anna Elena et son amant dont elle ignorait toujours l'essentiel.

À l'entrée de la salle du grand conseil de l'Inquisition, un gros condor presque aveugle sautait dans sa cage. Dix hommes en noir entrèrent par la porte du

fond. Avec la précision du métronome, ils s'installèrent dans le silence inquiet de l'assistance à leur place respective.

— Que l'on fasse entrer l'accusé ! ordonna le plus âgé.

Ses lèvres semblaient plus minces que le fil d'une lame. Galileo Galilei apparut, dans la sobriété de son manque d'élégance. Mais le temps ne se prêtait pas aux frivolités. Les questions fusaient et le physicien n'en retenait qu'une faible part, tant elles s'éloignaient de sa réalité. Des éclats de voix lui parvenaient par bribes, Anna tentait d'entrer dans la salle. On la repoussait. Il l'entendit demander :

— Quel est cet horrible oiseau dans cette cage ?

Le garde répondit :

— C'est un condor des Andes. Il paraît que c'est un mangeur de cadavres !

Les lourdes portes se refermèrent et Anna Elena Valdi n'entendit pas son amant prononcer, à genoux, l'abjuration de sa doctrine. Après des heures d'interrogatoire éprouvant, Galileo Galilei renonçait à l'héliocentrisme.

Mais il existe une fin plus en harmonie avec ce chercheur insatiable, moins connue. Dans un ultime effort, peut-être pour Anna Elena Valdi, Galileo Galilei se serait relevé et aurait violemment frappé le sol du pied en s'exclamant :

— Eppur si muove !<sup>1</sup>

Ainsi s'achevait un pur moment d'obscurantisme comme l'histoire en livra maintes fois.

Ce n'est qu'après la mort de son amant qu'Anna Elena Valdi lira dans ses carnets qu'il était né à Pise en 1564 et qu'il avait pratiqué de nombreuses expériences sur la chute des corps. Mais il n'y était pas consigné qu'un jour, il serait considéré comme le fondateur de la mécanique moderne.

\* \* \*

Une femme d'âge mûr ferme sa maison dans une obscurité presque totale. Elle a laissé à l'intérieur le bloc de jade ovoïde traversé par un épais fil de cuivre, tournant sur cet axe. Dans l'hémisphère nord, est gravé un petit point, *Venezia*, avec en dessous une signature malhabile : *Galileo*. Le petit garçon ne comprend pas encore les indignités de l'âme humaine. C'est parce qu'il est l'auteur de cette œuvre qu'ils sont chassés de la ville. Anna Elena Valdi lui a tant parlé de son père qu'il a l'impression de l'avoir connu ; et lorsqu'elle regarde son fils s'amuser d'un rien, elle ne regrette pas le passé. Les rouges-gorges passent dans le ciel, il en sera de même des condors. Un jour, des hommes lutteront pour l'unité de l'Italie, pour la liberté de penser, mais ce jour-là est encore loin. La lourde porte se referme sur son passé, la grosse clef en fer marque le signal d'un départ vers l'inconnu.

---

<sup>1</sup> Et pourtant, elle tourne !

Venise, Turin, une femme fuit un passé douloureux. Elle va rejoindre une amie retirée à Briançon, la veuve d'un diplomate missionné pour faire taire les rumeurs. Quelle dérision ! Le col de Montgenèvre est fermé, d'abondantes chutes de neige l'obligent à faire un détour. Celui du Mont-Cenis est encore ouvert. Ce sera Modane, sa vallée, puis elle bifurquera. Peu lui importe maintenant. Elle ne voit que des apparences, des images qui succèdent à d'autres. Derrière elle, son fils s'est arrêté pour parler à une vieille femme qui répare une chaise. Anna s'approche, son regard n'arrive pas à se détacher de celui de la rempailleuse qui tend la main pour prendre la sienne. Elle a un bref sursaut :

— Tu as connu un grand homme. N'essaie pas de le réhabiliter, tu as un enfant. Et je crains pour sa vie si tu ne m'écoutes pas...

Anna Elena se détourne, les larmes aux yeux. La vieille murmure :

— Eppur si muove...

Anna se retourne :

— Qu'avez-vous dit ?

La vieille femme répond simplement :

— Trouve vite un abri pour ton fils, la nuit tombe vite par ici !

## De la tour Saint-Jacques à Manáos

Colin pressentait qu'il allait mourir, c'était écrit dans les étoiles. S'il évoquait cette évidence, ses interlocuteurs lui opposaient sa jeunesse mais lui savait que c'était la dernière ligne droite. Les quais de la Seine se noyaient sous des tonnes de brouillard, ce qu'il aimait le plus paraissait étriqué. Pour partir sans regret, il gommait les traits des passants qu'il croisait ; pour n'emporter qu'une galerie d'images dissoutes dans sa mélancolie, une musique de Brassens et un fatras d'indigestions. Il avait vécu tranquille jamais serein, absorbé par la descente aux enfers d'une vie devenue interminable, la sienne. Il écrivait depuis longtemps mais pour qui, et pourquoi, puisqu'il n'en savourerait pas les fruits. Il s'imaginait descendant l'Amazone, bifurquant à travers ses légendes inventées de l'Or des Incas alors, cette fois, sans se poser plus de questions, il décida de partir pour le Brésil, ressentir les choses qui jusqu'ici lui avaient échappé. Et y mourir.

C'est dans un bordel de Manáos qu'il rencontra Sandra, une pute française belle et soyeuse comme la peau d'un serpent. Elle aussi était partie sur un coup de tête, après une conversation émaillée de conseils devenus insupportables. Elle n'avait pas trouvé un prince charmant mais s'en était découvert des centaines. Moins fringants que dans ses rêves.

Noyé entre le désir et la culpabilité, Colin était devenu son colocataire de galère. Il était fasciné par cette créature hors de son temps qui avait fini par s'y introduire définitivement, et cherchait dans ses yeux l'excuse de son infamante déviation sociale. Leurs soirées s'encombraient de discours sur l'Europe, comme si en être exclus rendait le rêve merveilleux. Un soir, entre deux bouffées d'une cigarette qui ne contenait pas que du tabac, elle avait demandé : « Franchouillard, raconte-moi ta vie ! » et Colin s'était fâché. Sa vie s'était échappée des *Illuminations* pour atterrir dans les *Chants de Maldoror* alors, pas de quoi fabriquer une sonde spatiale. Il y avait d'ailleurs bien longtemps qu'il y était, dans l'espace ! S'il avait été sincère, il aurait dit à Sandra la douce, aux gestes subtils dans le désordre de sa nuit, qu'il était né entre ses cuisses et qu'il comptait bien y mourir. Sans passé, sans présent, mais surtout sans avenir, ils descendaient le boulevard de leurs vies crépusculaires à la recherche d'un corps de fortune. Sandra n'était pas difficile, il lui prêtait ce qu'il lui restait de mieux et elle lui offrait son superflu. Mais, ses yeux habitués à l'angoisse décelaient ce que deviendrait le dernier morceau du triptyque de sa vie.

À quel moment les choses avaient-elles basculé, il n'aurait su le dire, certaines morts prennent leur temps ! Il se cherchait une fin honorable sans avoir à la compromettre ; comme ultime vision, une mâchoire de crocodile lui paraissait alors séduisante. Il avait fait le

souhait de descendre l'Amazone. Un soir, elle hypothéqua sur le temps qui lui restait et ils partirent vers un Eldorado, créé de toutes pièces dans le dernier numéro du magazine de leurs hallucinations, après qu'il lui eut signé une reconnaissance de dette éternelle.

Dans la moiteur d'un jour qui se levait, ils émergèrent de leurs divagations au milieu de cet océan fluvial. Sa main fendait l'eau, c'était rafraîchissant. Lorsqu'il sentit son bras s'engourdir, il comprit ce qui s'était passé. Elle ne l'avait pas dissuadé et son sourire l'inquiéta. Son index montra quelque chose à l'horizon. Les contours de son visage devenaient flous, il ne perçut que la fin de sa phrase : « Arche perdue ». À force de vivre sur le fil du rasoir, la réalité l'avait rattrapé sur le fleuve Amazone. Il n'avait pas peur, il était mort depuis si longtemps ! Sandra attendait un enfant, il devrait s'inventer un père, on se souvient mieux de ce que l'on s'est fabriqué.

Des panneaux signalaient : « L'Or des Incas : 5 km », des rapaces tournoyaient en altitude, des fruits tombaient des corbeilles qu'ils tenaient dans leurs becs et s'écrasaient à leurs pieds. De la Tour Saint-Jacques à Manáos, de Sandra à son dernier baroud d'honneur, s'évaporaient les larmes de deux destinées contradictoires. Il faisait chaud et il avait froid. Le fleuve Amazone n'existait plus, il tenait maintenant la main d'une adolescente dont la mère lui disait : « Je compte sur vous pour me la ramener à seize heures ! » La nuit tombait vite, les adultes fermaient déjà les volets de leurs désirs pour contenir des fureurs naissantes.

Sa main glissa de celle de Sandra, cela la mit de mauvaise humeur.

\* \* \*

Dans le car, un type qui portait dans chaque main une cage en fer contenant des volatiles se frayait un passage. Les gens braillaient, se marchaient dessus. C'était une journée ordinaire. Le simulacre de véhicule dans lequel ils voyageaient venait de crever un pneu. Sandra le fixa :

— Tu te souviens que nous allons chez Idilta, ma meilleure amie ?

Dans un bâillement, il répondit n'importe quoi. Il se frotta les yeux et inscrivit sur un carnet le rêve qu'il venait de faire, une habitude nouvelle car, depuis quelque temps, il sentait son corps se paralyser un peu plus chaque jour. Pour Colin, cette paralysie devait se passer de médecin. Alors, que dire d'un prêtre ! Quand Sandra lui demandait pourquoi les Aztèques avaient exercé sur lui une telle séduction, il répondait toujours avec le même sérieux : « Ma grande faiblesse, c'est la fascination de la mort ! Tzompantli... mur de crânes qui avait horrifié les conquistadors. Quand je pense que cette civilisation croyait que c'était la quantité des sacrifices qui leur apporterait la clémence du ciel ! »

La grande déception de Colin était assurément la façon dont les hommes s'accommodent de tout, voire du pire, et avec bonne conscience. Il se sentait abusé par un héritage culturel qu'il avait tant aimé. Beaucoup avaient méprisé Sandra pour la façon dont elle avait vécu, mais que dire des prêtres novices censés s'approcher des dieux par l'intermédiaire de jeunes vierges, comme les conquistadors, eux-mêmes accusés de viol,



l'affirmaient ? Foutaise parmi les foutaises au royaume des hypocrites ! Les guerriers Aigle et Jaguar menaient une danse qui faisait honte au ciel.

Quelle serait la dernière vision de Colin : le masque de Quetzalcoatl fait de turquoises ou Sandra en tailleur Chanel descendant les Champs-Élysées, sourire aux lèvres ?

Qui finirait par l'emporter : la lente paralysie de Colin ou la puissance universelle de l'amour dont les yeux de Sandra étaient un merveilleux filtre ?

Colin referma son carnet. Pour l'instant, il fallait aller chez Idilta.



## Anselme le graveur

Barthélemy remonta son col d'un geste machinal. Le brouillard n'en finissait pas de tomber. Il avait plu, la rambarde sur laquelle il s'appuyait était mouillée et le crachin lui glaçait les os. Il faisait pourtant moins froid ici que dans les territoires enneigés qu'il venait de quitter. À voir le monde amassé sur le quai du port de Saint-Nazaire, le personnel devait être en grève. Rien n'avait changé. Il pouvait prendre son temps. Les paroles de Jean, son ami québécois, lui revinrent à l'esprit : « M'installer en France ? Vous êtes toujours en grève, jamais de la vie ! Chez nous, la grève, c'est du sérieux. On paralyse tout le pays, ensuite on peut négocier ! »

Il ne voulait pourtant plus la faire, cette traversée. Un jour, il avait décidé qu'il ne remettrait plus, vivant, les pieds en France, ce pays qu'il n'avait pas beaucoup aimé et qui le lui avait bien rendu. Il avait contacté le graveur à qui il avait confié les tombes de sa famille, dix jours plus tôt et, pour seule réponse, il n'avait obtenu qu'un crachotement de mécontentement dans le combiné. L'homme ne parvenait pas à graver la pierre de la dernière tombe. Cela ne lui était jamais arrivé.

Barthélemy eut beau lui expliquer qu'il n'avait pas le temps de régler ce petit détail, l'autre s'était interné dans un mutisme irrévocablement désagréable.

Barthélemy remonta son col d'un geste machinal, rajusta son feutre qu'il enfonça un peu. Il s'était gavé des films en noir et blanc de James Cagney, ce n'était pas un hasard s'il avait la dégaine d'un gangster des années cinquante. À force de piétiner sur place, il avait des fourmis dans les jambes. Il sortit de sa poche un livre du Masque, une histoire de chat qui avait tué sa maîtresse, en lut un chapitre et corna la page avant de le refermer. À ce rythme, il ne le finirait jamais. Ce recul qu'il avait pris sur son passé lui interdisait toute implication dans la réalité. Son souvenir le plus cher dans ce pays avait un parfum de violette surannée, un film des années quatre-vingt qu'il avait vu seize fois ; la scène où William Hurt essaie d'expliquer la musique à Marlee Matlin lui tenaillait encore les tripes<sup>2</sup>.

Barthélemy remonta son col en pensant qu'il devait perdre cette manie qui lui donnait un côté maffieux. La vitre lui renvoya son reflet, il n'avait pas trop vieilli malgré cette souffrance si souvent occultée. Dans le ciel passaient des scènes de la vie quotidienne ; il s'attarda à y mettre des noms. Là, un ours se déformait, ici un poisson avalait l'espace entre des nuages plus gris les uns que les autres. Il se retourna ; la haute cheminée du bateau, cerclée de rouge, cracha par trois fois une espèce de venin âcre qui se rependit sur le pont. On aurait dit que la mer, à travers elle, se vengeait d'avoir si souvent été déflorée et ensemencée de mazout. La trace irisée de ces irresponsabilités laissait au-dessus de la ligne de flottaison de sinistres baisers aux couleurs de néant. Puis, ce fut la surprise. Le commandant de bord annonça que le bâtiment était

---

<sup>2</sup> *Les enfants du silence* de Randa Haines.

en quarantaine, un voyageur serait porteur d'un virus et un contrôle sanitaire devait être effectué. Cette histoire sentait l'intox à plein nez d'autant que sur le quai, les grévistes paraissaient de plus en plus menaçants. Barthélemy, du pouce et de l'index, lissa le bord de son feutre. Il s'assit sur un banc en fer et enfonça, comme le fait la tortue, son cou dans la carapace de son pardessus. Le temps n'avait plus d'importance. Son grand-père disait qu'un homme devait être capable de voyager avec toute sa vie dans une petite valise. Barthélemy avait fait mieux, il voyageait les poings enfoncés dans ses poches déformées par les livres. Il avait appris la haine, siroté la rancœur et s'était lui-même excommunié du bonheur. On n'apprend pas l'essentiel aux enfants ! Il est des vérités que l'on se garde bien de leur révéler. Au début de la vie, on s'échappe du noir dans des effluves de sang et de graisse ; pour finir, on y retourne, le noir est définitif et la décomposition vous colle à la peau. Les éléments reviennent aux éléments. Pour les plus malchanceux, cela recommence jusqu'à la fin d'un temps qui n'existe que si nous lui prêtons quelques exploits.

Un picotement au bord des paupières sortit Barthélemy de ses réflexions ; toujours cette satanée cheminée avec vent d'ouest dominant qui rabattait sa mauvaise haleine sur le pont. Maintenant le quai était vide, c'était presque trop beau pour être vrai. Dans les haut-parleurs, la voix du capitaine annonça que la quarantaine était levée. Barthélemy pensa que, décidément, on prendrait toujours les gens pour des imbéciles. Les syndicats avaient dû sortir de leur hivernage. La foule des voyageurs se précipita vers la sortie comme une armada de fourmis qu'habituellement elle écraserait du pied. Pendant que des trognes renfrognées rouspétaient dans la file de gauche, des yeux en lame de couteau suivaient celle de droite.

Barthélemy remonta son col et se dit que c'était peine perdue, il n'arriverait jamais à se libérer de ce truc. Il réussit finalement à sauter dans une navette qui le conduisit à la gare ferroviaire. Il ingurgita un croissant arrosé d'un café ; la viennoiserie aurait fait les belles heures des plâtriers et la fève noire avait dû singulièrement copuler avec l'eau chlorée de la ville. Barthélemy pensa que les Français avaient rejoint les Américains au règne de la mal-bouffe ; difficile alors de se poser en détenteurs du bon goût. Il lissa le bord de son chapeau entre son pouce et son index et se dit que vieillir, décidément, n'était pas chose facile ; conserver les mauvaises habitudes est plus simple que d'en prendre de bonnes. Il se dirigea vers les guichets, il ne comptait pas séjourner ici trop longtemps. Les panneaux d'affichage indiquaient des retards considérables. C'était l'habituelle rupture de caténaire, impossible de vivre sans elle ! Pas de doute, il était bien en France. Par chance, les cabines téléphoniques n'avaient pas été vandalisées. Il avertit Anselme, le graveur, qu'il aurait du retard, un ou deux jours, à moins qu'il ne trouve un taxi ou une voiture à louer. La réponse de l'homme le surprit plus que tous les incidents qui avaient jalonné son chemin depuis son arrivée : « Je suis bien content que vous veniez ! Je ne quitte plus la dernière tombe, je n'arrive à rien ! » Il n'avait pas dû comprendre ce que Barthélemy avait demandé : un marbre poli sans dessin, ni gravure. Juste une plaque de marbre bien lisse.

Barthélemy remonta son col, cachant ses cheveux qui avaient graissé pendant la traversée, et sortit de la gare. Il n'y avait pas de taxi mais dans la brume, il distingua une curieuse Ford T et son chauffeur, personnage avenant de surcroît, qui s'avavançait vers lui, l'air goguenard :

— Je parie que je vous remonte sur Paris !

Puis, dans un sourire un peu ébréché :

— Eh oui ! Je suis aussi poète... Elle est belle ma Ford, hein ? Vous inquiétez pas, le moteur est gonflé... et puis, je suis traceur !

— C'est quoi *traceur* ? demanda Barthélemy.

— Ah vous, on voit bien que vous n'êtes pas d'ici ! Traceur, ça veut dire que je trace la route, j'en fais tout le temps.

Le type avait raison sur un point, c'était bien vrai qu'il n'était plus d'ici depuis longtemps. Quelques centaines de kilomètres tracés pour reprendre l'expression, quelques fadaïses parsemées de rires, la capitale était en vue puis la petite bourgade de province. Mairie, église, tout était en place.

L'aspect de la ville avait notablement changé. Personne ne le reconnut. Les vétérans de la Grande Guerre étaient partis depuis longtemps ; les rescapés de la suivante ainsi que ceux qui avaient flirté avec de plus exotiques, tout aussi cruelles, étaient morts eux aussi. Il avait toujours su que, le jour où il reviendrait en curieux, le temps aurait plaidé coupable. La poussière de l'oubli avait recouvert son histoire et c'était bien ainsi. Barthélemy eut du mal à reconnaître le cimetière de son enfance. Ses souvenirs, instruments de la nostalgie, s'étaient désaccordés ; les cyprès, boîte à musique des soirs de grand vent, avaient disparu. Il se souvenait seulement de quelques chiffres. La tombe devait se trouver dans la treizième allée, à la place quarante-sept. Anselme qui avait élu domicile au cimetière sortit d'une petite tente de campeur et s'étira.

C'était la première fois que Barthélemy rencontrait pareille obstination, l'homme des Amériques en resta bouche bée.

— Ça me soulage de vous voir ! dit le graveur. Voilà plusieurs fois que j'essaie de travailler cette pierre mais je n'arrive à rien ! J'ai beau m'obstiner, le lendemain le marbre est aussi lisse qu'avant ! Mais le pire... vous allez me prendre pour un fou... lorsque je m'acharne, le visage menaçant d'une femme apparaît... quelques instants seulement, mais suffisamment pour me faire une peur bleue ! Je crois, qu'avec votre permission, je vais cesser de m'en occuper. D'ailleurs, vous ne m'avez jamais dit qui était là-dessous ! Parfois, la nuit, de gros chats gardent la place... J'ai bien failli être mordu plusieurs fois alors moi, désolé... j'abandonne !

Barthélemy remonta le col de son vêtement et lissa son feutre entre son pouce et son index. Le graveur était trop perturbé pour qu'il lui dise qu'il n'y avait personne sous la plaque de marbre. Il glissa une poignée de dollars dans la main de l'homme et le remercia sincèrement du fond du cœur. Anselme le graveur s'en retourna en grommelant :

— C'est pas du boulot ça ! Non, vraiment... ça, c'est pas du boulot !

Barthélemy sourit, l'histoire s'arrêtait allée treize place quarante-sept. Le lendemain, le mort repartirait vers ses territoires enneigés.



## Feu l'armateur Matuvuzziani

*Les écrits saints disent que les derniers seront les premiers mais ils ne mentionnent rien pour les tricheurs et les faussaires.*

Maria Ivanovna marchait sans se hâter, encore sous le charme du petit violoniste qui interprétait le matin même, sous le porche de la cathédrale San Lorenzo, une cantate de Stradella, prodigieux compositeur au destin tragique qui avait été poignardé sur la Piazza Bianchi, ici, à Gênes. Elle croisa un paysan. À ses dires, il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis deux longs mois, cela expliquait le dessèchement d'une grande partie des succulentes aux couleurs vives qui bordaient le chemin. Elle s'épongea le front. Il lui restait à gravir une petite sente qui ondulait comme une vipère aspic au soleil pour arriver au palais Matuvuzziani qui dominait le golfe.

Les grilles du parc étaient ouvertes. En le traversant, Maria Ivanovna admira la luxuriante végétation : cyprès, bougainvillées, citronniers sauvages et palmiers

invitaient au farniente. Une allée de galets conduisait à un escalier monumental en marbre de Carrare gris et rose. Il devait faire bon flâner sur la loggia bordée de petites colonnades qui surplombait la grande bâtisse. Elle souleva deux fois un heurtoir en bronze au faciès de cerbère. La voix rauque qui répondit semblait venir du fond d'un puits de pierres sèches :

— Que voulez-vous ?

— Je suis Maria Ivanovna ! J'ai une recommandation de maître Pietro Anselmi, le conseiller juridique du signor Matuvuzziani, pour le poste de bibliothécaire.

— Je suis le signor Matuvuzziani !

Maria fut étonnée que le propriétaire des lieux officie tel un maître d'hôtel mais, avant qu'elle ait eu le temps de pousser plus loin la réflexion, il reprit avec ironie :

— Ferait-il du zèle celui-là ? Un ancien amant de ma femme...

La remarque de l'armateur contraria Maria :

— Monsieur, ne s'agit-il pas de mettre de l'ordre dans votre bibliothèque ?

— Encore une idée de ma femme ! Elle veut aller systématiquement mesurer plus haut qu'elle n'y parviendra jamais !

Un petit rire bref lui secoua les épaules mais il se ravisa rapidement, un homme de son rang ne saurait être goujat :

— Entrez ! dit-il impérativement. Ne restez pas plantée là comme un pied de tomates siciliennes !

Maria Ivanovna tendit la recommandation en tremblant.

— Cette traîtresse enrubannée de lettres de noblesse me pourrira donc la vie jusqu'à la fin... Bref ! La bibliothèque est dans l'aile aux corbeaux, à gauche du château. Vous comprendrez en voyant la vitre cassée ! Ils aiment à se répandre sur ses livres ! Ses livres... c'est beaucoup dire, elle n'en a jamais défloré que les couvertures !

Maria pensa que tout cela commençait mal : un vieux mal embouché, un château lugubre, qu'allait lui réserver la suite ? Il la rappela alors qu'elle se dirigeait vers le corps de bâtiment et lui tendit une clef digne d'un maître ferronnier du Moyen Âge.

— Tenez... Comment comptiez-vous donc entrer nigaude ?

Le qualificatif mit Maria Ivanovna encore plus mal à l'aise mais ce n'était pas fini, il enchaîna avec une phrase sibylline :

— Si la tentation vous venait... abstenez-vous d'ouvrir les livres ! Gardez en mémoire que mon épouse a la rancune tenace !

De plus en plus perplexe, Maria Ivanovna eut cependant envie de rire car la situation tournait au vaudeville. Elle jura ses grands dieux qu'elle ne ferait que les classer.

— Et surtout... ajouta l'armateur, par ordre alphabétique ! Sinon... inutile de rester !

Après coup, la dernière remarque amusa Maria. Elle pénétra dans la bibliothèque. Ce lieu à l'abandon pouvait-il mériter un tel titre ? Une nausée la saisit ; sans doute l'odeur du vieux vélin recouvert de moisissures, doublée de celle des plumes. La ventilation ne pouvait que provenir du battement d'ailes des oiseaux.

Elle jeta un coup d'œil sur le premier ouvrage : *La vie des douze Césars* de Suétone. Les suivants étaient de la même trempe : Platon, Ronsard, Voltaire, Diderot. L'état des reliures faisait peine pourtant les tranches dorées attestaient de leur qualité. Chaque volume était lourd, étrangement lourd, enveloppé dans une peau souple et opaque, comme dans un petit suaire !

Les jours qui suivirent se révélèrent longs et déprimants. Passer dix heures dans un cimetière, même littéraire, reste une expérience déconcertante. Ce lieu sinistre, entre confinement et abandon de la culture, pataugeait dans le silence comme dans un sang vicié et la chaleur étouffante de l'été commençait à s'inviter. Maria se demanda si elle allait rester.

\* \* \*

Un mois plus tard, le premier tiers épousseté et rangé, bien entendu par ordre alphabétique, garnissait les plus hauts rayonnages. Au fur et à mesure que l'espace se dégagait, les volatiles l'investissaient en curieux. Des petits faisans chinois et un paon bleu

vinrent saluer Maria qui commençait à aimer tous ces ouvrages. Malheureusement, et peut-être parce que le hasard n'existe pas, un manuscrit particulièrement volumineux, *Les Mémoires d'outre-tombe*, s'écrasa sur le marbre d'une table de lecture, entraînant plusieurs autres. Un nuage de poussière compact s'en dégagait. Le bloc de plâtre qui remplaçait les pages venait de se briser. Depuis qu'elle était arrivée, elle n'avait classé que des œuvres factices. Elle aurait des souvenirs à raconter à sa descendance. Alors, plus que la curiosité, l'urgence n'offrit à Maria Ivanovna que l'unique possibilité de comprendre pourquoi, au risque même de se faire renvoyer. Elle était maintenant certaine que personne, dans cette famille si respectable, si admirée, n'avait ouvert un seul livre de sa vie. Les tombeaux de l'écriture rejoindraient un jour les mausolées familiaux dressés au fond des parcs. Dans ce milieu, on ensevelissait sur le domaine comme on cultivait les champignons sur couche.

Elle était en train de faire disparaître les débris quand l'éclairage baissa subitement ; la large silhouette de frère Pisani, l'horticulteur accessoirement chargé des âmes du domaine, obstruait la porte.

— J'ai entendu du bruit...

Puis, en voyant les gravats sur le sol, il poursuivit dans un langage inattendu pour un homme d'église :

— Ce spectacle vous couperait-il la chique, chère enfant ?

— Vous étiez au courant ?

— Oui, et c'est dur à concevoir, n'est-ce pas ? D'autant qu'autrefois, la famille Matuvuzziani était fière de cet endroit qu'elle ne manquait pas de faire

visiter ! À l'époque, point de moisissures, les livres étaient exposés derrière des vitres finement ciselées. La femme de l'armateur prit un amant plus jeune qu'elle et... sa fortune personnelle se volatilisa. À partir de ce jour, de nombreux volumes furent dépecés et offerts à des boutiquiers peu scrupuleux. Si votre grain de sable n'avait pas grippé l'horloge du paraître et de la vanité, rien ne se serait jamais su !

Maria baissa la tête, des larmes plein les yeux. Il le rassura :

— Venez, nous allons réparer les dégâts, rien ne se saura. Ce sera mieux pour tout le monde !

À la fin du mois de septembre, la bibliothèque ressemblait à une bibliothèque. Tout était en ordre. En contrebas, les vendanges battaient leur plein quand le père Consciencius arriva de Vercelli, comme chaque année, pour passer quelques jours chez son condisciple. En dépit de toute règle de bienséance, le prêtre ne parvenait pas à détacher son regard de Maria Ivanovna. En se sentant ainsi observée, elle ne put contenir son agacement plus longtemps :

— Qu'ai-je donc ? Pourquoi me fixez-vous ainsi père Consciencius ?

— Excusez-moi mon enfant, vous allez sûrement me prendre pour un fou si je vous dis...

Le prêtre s'arrêta.

— Si vous me dites quoi ?

— Voici ! Lorsque j'étais vicaire à Parme...

Il hésita encore et finalement, se décida :

— Il y a une dizaine d'années, j'étais vicaire à Parme. Un soir d'hiver, un homme vint me demander l'hospitalité, il était squelettique et fiévreux. Il parlait beaucoup mais je ne comprenais pas sa langue. Je n'ai jamais su qui il était. Je suppose que, se sentant mourir, il voulait remettre à un homme de confiance... à un homme d'église, les documents qu'on lui avait confiés. Il expira quelques jours plus tard, me laissant une sacoche qui contenait des papiers indéchiffrables et un portrait de mariage, une sorte d'icône. Heureusement, l'un de mes élèves sut lire ces textes administratifs rédigés en russe et datés de 1862. Ils parlaient de révoltes paysannes, de réformes telles que l'abolition du servage, et aussi de l'intelligentsia hostile ; d'une époque de mutations pendant laquelle beaucoup de Russes vendirent leurs biens pour acquérir des terres dans des pays où la vie était plus paisible.

Il s'arrêta, sortit son chapelet de sa poche et le tourna plusieurs fois dans la paume de sa main avant de poursuivre :

— Il y avait également la copie d'un rapport de la police italienne faisant état de la disparition d'une fillette de nationalité russe, dès son arrivée en Italie, avec ses parents... qui étaient propriétaires de ce domaine ! Ils quittèrent un jour l'Italie, confiant à cet homme les titres de propriété revenant à leur fille. C'est dans ces circonstances que j'ai connu frère Pisani. Nous ne savons d'ailleurs pas comment l'armateur a acquis ces biens... Tous les papiers en question sont actuellement chez un notaire de mes amis à Vercelli. Et pour conclure, je vous ai raconté cela parce que le portrait de la jeune femme sur l'icône, c'est vous... mais à une autre époque ! S'agirait-il de votre mère ? Dans ce cas,

vous êtes la propriétaire des lieux ! Vous connaissez maintenant le motif de mon indécatesse.

Maria Ivanovna dut s'asseoir. Passer d'un cimetière de livres à l'éventualité d'être l'héritière d'un château, c'était trop d'émotion pour une bibliothécaire en herbe. Et de plus, ces informations répondaient à bien des questions en suspens. Une vilaine pensée traversa son esprit : prendre une revanche bien méritée sur ces gens infâmes ! À leurs yeux, elle n'existait pas et leur attitude était plus humiliante que s'ils l'avaient méprisée, alors elle irait jusqu'au bout : tout bouleverser, chasser les odieux du sanctuaire. Le sien, après tout !

Elle accompagna le père Consciencius quand il repartit pour Vercelli, elle irait voir ce notaire. Il se pouvait que ce ne soit qu'une fable, l'hypothèse du prêtre n'était fondée que sur une ressemblance, mais il fallait qu'elle sache. L'histoire touchait à sa fin.

Le vol des oiseaux de proie n'a pas toujours pour but de tuer le petit lapin ; ils volent parfois face au soleil pour le plaisir, et rien que pour cela. L'acte de propriété bien jauni que le notaire Constantin leur présenta confirmait ce que Maria Ivanovna attendait, il était rédigé à son nom, ses parents avaient acheté les terres et la propriété pour elle. Le notaire lui remit l'icône de leur mariage, la ressemblance était évidente. Elle avait maintenant le pouvoir de mettre ces gens à la porte. C'était jubilatoire. Seuls les moments épiques savent révéler l'essentiel d'un être et ce fut, pour Maria, l'occasion de découvrir qui elle était. Le père Consciencius demanda avec malice :



— Alors, Maria Ivanovna, qu'allez-vous faire maintenant ?

— Rien... absolument rien ! Je vais finir mon ouvrage et je reprendrai ma route, répondit Maria le plus tranquillement du monde.

Puis elle ajouta avec un petit sourire :

— Voir ailleurs, s'il y a d'autres bibliothèques dotées de livres aux pages de plâtre !

Son travail achevé, dans une hypocrisie consommée, Maria Ivanovna, propriétaire potentielle, quitta le domaine un soir doux de novembre. L'armateur Matuvuzziani qui aimait avoir le mot de la fin la salua en ces termes :

— Revenez quand vous voulez, vous êtes ici chez vous !

Maria Ivanovna éclata de rire.

— Mais... pourquoi cette hilarité ? demanda-t-il étonné.

Maria Ivanovna, qui faillit citer une phrase de Démophile : « Les richesses qui ne sont pas dans l'âme ne nous appartiennent pas », répondit simplement :

— Pour rien... vraiment pour rien !

Elle s'éloigna lentement, le crépuscule recouvrait la toile de la vie qui redevint blanche. Elle entendit le heurtoir. *On vient chez moi*, pensa-t-elle.



## Un déjeuner de Manet

L'automne était décidément bien installé. Les graines du sycomore faisaient ployer les branches et quelques feuilles recroquevillées par l'excès de zèle des araignées rouges tombaient avec lenteur. Autrefois, ces petites ailettes auraient produit des forêts. Mais aujourd'hui... Mathurin se retourna car un souffle tiède et humide avait effleuré sa nuque. En souriant, l'animal se présenta :

— Je suis une licorne. Enfin, j'en ai l'apparence ! Ce monde n'aime que les légendes alors, vois-tu, j'essaie de m'intégrer.

— Je ne suis pas aveugle, répondit Mathurin, j'avais bien vu que tu n'étais pas une vraie licorne !

Leur conversation avait réveillé le boa qui ronflait, enroulé dans un lilas.

— C'est non ! dit Mathurin anticipant ses intentions. J'ai mis des années pour que tu deviennes végétarien... Laisse-la tranquille !

— C'est malheureux, pleurnicha le reptile pris au piège de l'affection, autrefois elle m'aurait fait vivre un mois !

Ce penchant pour un humain l'avait conduit à modifier ses habitudes alimentaires mais il n'avait pas oublié la saveur d'une viande digérée lentement, et Mathurin décela un léger regret dans sa remarque.

Alors que la discussion se poursuivait à bâtons rompus dans la grande allée, Mathurin remarqua que, soudainement, le jardin avait la taille d'un parc national. Cela arrivait parfois, il ne s'en étonnait plus... Un peu plus bas, il aperçut un chaton qu'il ne connaissait pas :

— T'es qui toi ? demanda Mathurin.

— Cette blague, un chat !

— Mais... tu es nouveau ?

— Faut bien qu'il y ait un commencement ! dit-il en haussant très légèrement les épaules car il ne voulait pas vexer Mathurin.

— Un chaton philosophe ! Je n'avais pas besoin d'un intello dans la bande...

— On dit ça ! murmura une mésange qui essayait d'en finir avec une graine de tournesol.

Il prenait des airs comme ça, Mathurin, mais il n'était pas dupe. Il avait toujours su qui l'accompagnerait jusqu'à sa dernière demeure. Il était le seul à les entendre, ceux qui n'avaient pas droit à la parole. Ils appartenaient au même univers.

La licorne s'arrêta : « Avec toi, je peux enlever cette corne ridicule ! » et elle la glissa dans sa poche latérale. Mathurin la regardait, l'air amusé.

— Quoi ?

— Oh, rien ! Tu es juste un peu kangourou... ta poche n'est pas au bon endroit... c'est tout !

— Très drôle, tu as dû faire l'école du rire !

— Oui, répondit pensivement Mathurin, j'ai fait celle du rire jaune, celui qui s'étrangle dans une vie malmenée. Pourquoi les hommes sont si inconséquents, le sais-tu ?

— Oh, toi... tu seras toujours malheureux ! dit la licorne en dodelinant de la tête.

— Le bonheur est un produit de notre conscience, une fabrication, souvent une chimère... Il n'existe que si nous le construisons et moi, je n'ai plus envie de tricher, répondit Mathurin en guise de conclusion.

— Tu sais, dit le chaton en profitant du silence qui s'installait, moi je ne sais pas d'où je viens et pourtant, un jour, j'ai réalisé que j'existais. Chez nous, les bêtes, c'est pareil que chez vous, les humains : il y a ceux qui sont du bon côté et les autres... Quand je vois tes semblables dormir l'hiver dans les jardins publics, je sais que pour eux c'est plus grave que pour nous ! Et si j'ai de la compassion, je n'ignore pas que certains en manquent à notre égard ! À ceux-là, inutile d'expliquer le mal qu'ils peuvent faire ! Nous savons comment ils nous voient... des inférieurs, des jouets à manipuler !

— Je sais tout ça, tu retournes le couteau dans la plaie ! dit Mathurin en soupirant.

— Mais, qui es-tu vraiment ? demanda la licorne en le dévisageant.

— Moi ? Je suis le pourvoyeur des trois repas principaux. D'ailleurs, tu vas voir...

Il souleva sa cape et déplia une nappe blanche qu'il étendit sur la pelouse puis, il entama toute une série de chuintements, de gazouillis, de sifflements.

Des fourrés sortirent un chat noir et blanc balafré, puis un tigré qui louchait, et un chiné avec un gros museau ; ils vinrent tous s'installer sur la nappe. Une tourterelle se posa sur son épaule, un hérisson émergea des hortensias et un lérot descendit le long de la gouttière. La fausse licorne n'en revenait pas. « Tu peux partager ce moment privilégié avec nous » dit Mathurin en l'invitant à s'asseoir pendant que des sittelles, verdiers et autres passereaux les rejoignaient pour le premier repas de la journée. Il ne manquait plus que le boa mais il dormait. Il dormait beaucoup !

C'était un jour ordinaire d'un mois de septembre un peu frais, un moment de partage dans un grand extérieur d'égaré isolé du monde. Le ciel était rouge sang, de la couleur de la fureur des hommes qui, au nom de prétextes dérisoires, décident de qui doit vivre et de qui doit mourir. La veille, dans le zoo de Bagdad, le dernier lion s'était éteint ; alors, pour rien au monde, Mathurin n'aurait voulu se priver d'un déjeuner imaginaire, un moment dédouané où, si le désir de vivre quelque chose de particulier était là, on pouvait arriver au miracle par l'image, en espérant que la réalité ne viendrait pas s'y superposer.

\* \* \*

Les années s'étaient envolées, Mathurin avait vieilli et le chaton aussi. D'aucuns auraient dit que c'était un chat et ils n'auraient pas eu tort. Maintenant, les animaux mettaient la table et Mathurin s'asseyait humblement parmi eux. Aimer, c'est donner sans rien attendre, et ce qu'il avait appris d'indispensable, il le tenait d'eux. Il était serein. Une femme-médecine lui

avait prédit qu'il vivrait longtemps, elle ne s'était pas trompée. Il savait qu'un jour, il n'y aurait plus personne sur le banc, la fausse licorne devrait en trouver un plus jeune, un être *humain*... ce mot qu'il avait toujours eu tant de mal à prononcer mais il avait bon espoir.

— Tiens, le sycomore bourgeonne !

Encore une qu'il n'avait pas vu passer.





## Crépuscule à Venise

Il y a bien longtemps, j'ai fait un pacte avec la mort. Après avoir signé de mon sang au bas d'un parchemin, j'ai vécu dans l'opulence et dans la plus parfaite insouciance. On envie ma flotte marchande, armée et puissante, la magnificence de mes palais, et ma fortune colossale, bien au delà de la Vénétie. Je ne compte plus les bals que j'ai donnés, les fêtes auxquelles j'ai participé. Mes conquêtes ? Les femmes les plus séduisantes ! Mais elle n'a pas honoré le contrat, une maladie me ronge. Mes chairs se gangrènent chaque jour davantage, mon visage me terrifie, je dois porter un masque. Elle m'a donné rendez-vous ce soir.

Une gondole frappée à mes armoiries m'attend. Somptueux atours, parfums orientaux, ma dernière représentation en ce monde doit être digne de mon rang. Après un dernier regard à ma demeure, je quitte ce chef d'œuvre et je fais signe au gondolier d'emprunter le Grand Canal pour mon ultime mascarade. Venise en hiver, la place Saint-Marc sous l'eau, une ville hors du temps dont le spectacle est un constant ravissement. Des amis qui flânent sur un pont me

saluent. Plus loin, par une vitre entrouverte s'échappent les notes d'un concerto *con molti istromenti*, Vivaldi répète avec des musiciens. La gondole s'engouffre dans un canal beaucoup plus étroit qui débouche sur un petit bassin. C'est un petit personnage surprenant qui m'accueille ; il me précède jusqu'au premier étage de l'édifice gothique puis me convie à m'asseoir dans un luxueux boudoir. La femme qui, d'un geste autoritaire, me fait signe de la rejoindre dans la salle de réception est accompagnée de gros chiens, son aspect insignifiant m'étonne. Elle s'assoit au bout de la table et m'invite à prendre place. Pendant qu'un fastueux repas nous est servi, ma logique empoisonne mon esprit, je ne comprends pas le but de ces agapes. Elle disserte sur le festin :

— Les mets qui nous sont servis proviennent de lointaines contrées d'Orient, vous l'aurez remarqué, je pense... Est-ce que leurs vertus vous aideront à guérir ? Peut-être !

— ...

Lit-elle dans mes pensées ?

— Mais, vous aimeriez sans doute que j'en arrive à l'objet de notre rencontre...

Elle marque une pause et se déplace jusqu'à une fenêtre qui surplombe le canal, les chiens la suivent en jappant. Pourquoi me fait-elle languir ainsi ? Qu'elle en finisse ! Qu'elle prenne ma vie ! Lentement elle revient vers la table et reprend le fil de son monologue :

— Autrefois, lorsque vous avez signé cet engagement, vous étiez jeune, prêt à tout ! Votre ambition, votre soif de pouvoir et d'argent vous ont guidé toute

votre vie dans vos actes. Au début, vous avez contrôlé la maladie, mais ensuite... les évènements se sont enchaînés, ils vous ont échappé. Alors, vous avez confondu mort et remords ! Vos peurs ont consumé votre existence, le destin a fait le reste. Cet engagement était... un leurre !

Elle se lève, prend ma main et me conduit vers un miroir ; elle détache mon masque et m'ordonne de toucher mon visage. Il est sain ! Il a vieilli mais il est parfaitement sain et pendant quelques instants, je crois même l'avoir trouvé beau. Elle s'éloigne d'un pas léger, les chiens la suivent, elle se retourne :

— Ce que vous venez de tuer aujourd'hui, les Hindous l'appellent *maya*... l'illusion !

Et sans plus se préoccuper de moi, elle s'en va. Je suis désorienté, perplexe, anxieux. Je ne comprends pas. Je reste seul chez cette étrange femme, le temps s'arrête. Je ne revois personne et lorsque je sors, la nuit est tombée sur Venise. Je suis apaisé, en vie ! Je renais à une réalité que j'avais toujours ignorée. Je fais signe au gondolier de rentrer seul.

Depuis cette rencontre insolite, mon regard s'arrête sur le monde. Un monde vivant. Mon acuité s'est offert une autre dimension, j'apprends à apprécier chaque seconde de mon existence. Et pourtant, je dois avouer que parfois, il m'arrive encore de porter mon masque.